

<http://doi.org/10.31861/pytlit2021.103.072>

УДК 821.133.1(64)Cep.09:81'255.4

TRADUIRE LA LITTÉRATURE MAROCAINE D'EXPRESSION FRANÇAISE : LE CAS DU ROMAN *LES TEMPS NOIRS* D'ABDELHAK SERHANE

Imane-Sara Zouini

orcid.org/0000-0002-8577-7542

imane.zouini@univ-tlse2.fr

*Docteure en Langues, Littératures et Sociétés, Enseignante
Département Langues, Littératures et Civilisations étrangères
Université Toulouse Jean-Jaurès
5, allée Antonio Machado, 31058, Toulouse cedex 9, France*

Résumé. L'objet de notre article porte sur la traduction en langue arabe de la littérature marocaine francophone postcoloniale, en l'occurrence le cas du roman *Les Temps noirs* d'Abdelhak Serhane. Ce texte littéraire étant écrit par un auteur non appartenant à l'Hexagone révèle une écriture de décentrement littéraire à laquelle le traducteur doit être très attentif au moment de traduire ce roman. C'est ainsi que, dans un premier temps, nous avons cherché à élucider, à l'appui des travaux portant sur le postcolonialisme, l'écriture postcoloniale qui sous-tend ce roman, ses caractéristiques et ses enjeux. Le but étant d'établir le rôle de la traduction culturelle dans le projet d'écriture de l'auteur en vue d'inscrire ses langues maternelles, l'arabe et le berbère. Ensuite, nous avons présenté la stratégie de traduction de ce roman en langue arabe, laquelle s'appuyait sur l'approche bermanienne dont l'objectif premier est de préserver l'altérité intacte. Ce sont, enfin, ces traces de l'Autre que nous avons analysées et commentées pour illustrer, au bout du compte, que la traduction de l'Autre dans ce roman implique un retour à la langue et à la culture d'origine.

Mots clés : Abdelhak Serhane ; littérature marocaine francophone ; traduction postcoloniale ; altérité ; déterritorialisation ; reterritorialisation.

Les Temps noirs est un roman paru en 2002 sous la plume de l'auteur marocain francophone Abdelhak Serhane. Universitaire marocain, Serhane compte parmi les voix les plus éminentes de la troisième génération d'écrivains marocains francophones et postcoloniaux. Son roman postcolonial nous intéresse aussi bien pour l'écriture postcoloniale, qu'il renferme et qui se fonde sur la traduction culturelle pour inscrire l'altérité dans son récit, que pour la question de la double traduction qui se pose au moment de d'envisager la transposition de ce texte littéraire d'une aire linguistique à une autre. Ainsi aimerions-nous, dans un premier temps, présenter les manifestations et les enjeux de l'écriture postcoloniale dans ce roman pour, ensuite, partager notre réflexion sur la façon dont a été envisagée la traduction de quelques caractéristiques de cette écriture dans notre traduction arabe. L'enjeu étant d'élucider la part de l'Autre dans cette œuvre littéraire et la stratégie de traduction mise en place.

La traduction culturelle au cœur de la stratégie de l'écriture postcoloniale

Ce roman renferme une expérience d'écriture marquée par la présence des langues et de cultures en contact. En effet, il s'agit d'un texte littéraire écrit en français par un auteur marocain non appartenant à l'Hexagone, et dans lequel l'auteur transpose des réalités sociales et linguistiques propres à sa société marocaine d'origine dans sa langue d'expression littéraire, en l'occurrence le français. Tout en étant à la croisée des langues (Gauvin 2009: p. 15), ce roman recèle également une rencontre culturelle dans laquelle la tradition littéraire marocaine du conte oral est transmise par le biais d'un roman, celui-ci n'étant qu'une forme importée dans ce pays de tradition orale donnant lieu ainsi à une rencontre entre l'oralité et l'écriture. En effet, par, le brassage des langues et des techniques narratives, l'auteur fait montre d'une distorsion de la langue française en sorte qu'il laisse place à des emprunts à sa culture d'origine. Or, les traces visibles de la langue et de la culture maternelle arabo-berbère au côté de la langue française enrichissent non seulement le texte littéraire mais dénotent d'une écriture fondée sur un mouvement de va-et-vient entre deux systèmes culturels et deux codes linguistiques totalement éloignés. Ce n'est que grâce à ce pont que Serhane jette entre la langue-mère et la langue d'écriture qu'émerge

l'écriture du métissage et le langage hybride, autrement dit un français parsemé de traces arabo-berbères, inscrivant ainsi son roman dans le cadre de l'écriture postcoloniale.

Aussi, étant donné ce processus d'hybridation à l'œuvre dans le roman, peut-on s'interroger sur les raisons de cette divergence linguistique dans l'écriture française de l'auteur. En effet, Serhane « écrit avec un accent » (Zabus 2018: p. 20) et inscrit, de ce fait, son roman dans la démarche postcoloniale telle que les auteurs de *L'Empire vous répond* (Ashcroft 2012: p. 45) l'ont démontrée dans cet ouvrage qui théorise le concept suivant : le fait colonial a contribué et contribue encore à modeler la littérature parue après les indépendances. Ainsi, lorsque Serhane écrit en français, il ne le fait pas tant avec un esprit de vengeance qu'avec un accent postcolonial ; il se sert de la langue du Centre pour lui briser ses conventions discursives et inscrire en elle-même les variantes postcoloniales de l'écriture de la marge et de la périphérie. D'autre part, cette divergence s'inscrit « dans une tentative de décolonisation littéraire » (Zabus 2018: p. 21) également tant elle pourrait être considérée comme alibi pour transmettre éventuellement une divergence littéraire, notamment du fait du rapport très problématique de la littérature francophone au Maroc dans ses débuts à la langue française. Or ce qui ne laisse guère de doute est que cette divergence linguistique et littéraire corrobore le principe de la différence et de la dissymétrie comme l'a souvent défendu le philosophe marocain Abdélkébir Khatibi dans ses travaux. Ainsi, pour Serhane, l'écriture postcoloniale se matérialise dans son roman par une panoplie de procédés faisant partie eux même à la fois d'une stratégie de décolonisation consciente et d'une appropriation de la langue française.

Par ailleurs, comme signalé auparavant, un processus d'hybridation linguistique œuvre dans *Les Temps noirs*, et se réalise, pour l'essentiel, par des pratiques de traductions spécifiques. Fréquemment observé dans les textes littéraires postcoloniaux, ce processus a poussé plusieurs spécialistes de la théorie postcoloniale à faire avancer l'idée selon laquelle l'écriture postcoloniale est elle-même une traduction du fait qu'elle repose sur une pratique de la traduction fondée sur de multiples systèmes linguistiques et culturels (Tymockzko 1999: p. 21). En effet, l'utilisation d'une langue donnée dans un texte littéraire ne relève pas d'une simple manifestation textuelle ou linguistique, mais d'un véhicule

d'une culture et de ses traditions ; d'où l'élaboration du concept de « traduction comme métaphore de l'écriture postcoloniale » par M. Tymoczko (Tymockzko 1999: p. 19). En revanche, si une première traduction est au cœur de l'écriture postcoloniale pour véhiculer les traces de l'Autre, il ne faut pas perdre de vue que ce processus implique un transfert et une relocalisation des cultures d'une position marginalisée et périphérique vers une position plus centrale et plus puissante (Bandia 2003: p. 130). Ainsi, plus qu'une dimension littéraire, l'écriture postcoloniale est porteuse d'un projet dont la finalité pour l'écrivain postcolonial est de se décoloniser par une stratégie de décentrement linguistique.

Et de fait, dans *Les Temps noirs*, une première traduction agit dans le texte afin d'inscrire des mots, des proverbes et des expressions propres à la culture marocaine dans l'écriture française de l'auteur. Cependant, ces marques culturelles de l'Autre peuvent poser des défis à la communication interculturelle et, par conséquent, la mise en contact de différentes langues, au sein d'un même texte, peut engendrer une mauvaise communication interculturelle. Or, c'est justement cette première traduction, pratiquée par l'auteur qui sert à combler le fossé interculturel probable. Par cette écriture interculturelle, l'auteur aspire à dépasser les différences culturelles en « cherchant des intermédiaires textuels » (Bandia 2003: p. 132), c'est-à-dire des points de rencontre où les différences sont négociées et réconciliées en de nouvelles formations hybrides qui évoquent en effet les deux systèmes culturels étrangers. Ce n'est qu'ainsi que l'auteur parvienne à traduire la réalité marocaine et ses concepts culturels aussi bien dans la langue française que dans l'univers romanesque. En revanche, comme l'écriture du roman repose sur une sorte de traduction culturelle, l'on ne doit pas confondre les deux actes de traduire l'écriture postcoloniale : la traduction postcoloniale culturelle pratiquée par l'écrivain et la traduction postcoloniale interlinguistique pratiquée par le traducteur.

D'une part, en intervenant dans un premier temps, la traduction culturelle représente le moyen par lequel est transportée la culture non europhone à un lectorat étranger dans une langue dominante. Ne sont donc transposés que des systèmes culturels qui se manifestent au niveau linguistique par deux techniques de traduction : le doublage ou la contextualisation que nous expliciterons dans la partie réservée à la

traduction. Dans le cadre de cette traduction culturelle, l'écrivain adopte, en plus, une posture de traducteur de telle sorte que sa position traductive se détermine selon sa volonté de respecter les normes de traduction dans la langue française ou d'assurer la représentation formelle de la culture de la langue mère. Et de ce fait, l'écrivain postcolonial se voit également pratiquer le rôle d'un médiateur entre plusieurs systèmes linguistiques et culturelles. C'est ainsi que Serhane mobilise la traduction culturelle pour son récit, en fait un pilier de sa stratégie d'écriture et pose en filigrane la question de la position des langues tant la langue française est à la fois privée de sa position dominante et manipulée depuis une position périphérique.

D'autre part, la traduction postcoloniale interlinguistique intervient à un niveau secondaire et relève exclusivement de l'activité du traducteur qui se lancerait dans la traduction d'une œuvre d'une langue vers une autre. Dans ce cas de figure, le traducteur a l'obligation de concilier les différences culturelles et linguistiques, à ceci près que cette conciliation se pratique entre le texte source et le texte cible cette fois-ci. D'ailleurs, puisque nous intervenons à ce niveau-là, il ne nous a pas échappé donc face à ce roman d'A. Serhane qu'il fallait tenir compte aussi bien de l'aspect hybride de l'œuvre, de la double appartenance culturelle et linguistique, des mots et des constructions syntaxiques arabo-berbères que de l'intention de l'auteur de décentrer la langue française. Ainsi, et au regard de ces processus de traduction, le texte littéraire postcolonial pose la question de la double traduction : d'abord par les stratégies de traduction dans le processus d'écriture lui-même et, ensuite, par la traduction du texte littéraire d'une langue source vers une langue cible. Ce n'est donc qu'avec une compréhension fine de ses stratégies d'écriture que l'on peut saisir tout le potentiel de ce texte marocain francophone postcolonial, avant même de se lancer dans toute tentative de traduction.

Par ailleurs, signalons une toute dernière caractéristique à propos de ce roman intrinsèque à sa traduction : il s'agit de la question de la déterritorialisation. En tant que romancier marocain francophone, la notion de la littérature mineure telle que définie par Deleuze (Deleuze 1975: p. 30) s'applique à la situation de Serhane du fait de son appartenance à cette minorité qui produit dans une langue majeure. En effet, l'auteur déterritorialise la langue française dans le roman par le

lexique et la syntaxe de sa langue maternelle. Cependant, ce roman écrit dans une langue européenne est considéré comme périphérique également dans son milieu culturel d'origine car sa langue d'écriture, à savoir le français, représente une des langues étrangères du Maroc et, de ce fait, la littérature marocaine francophone se perçoit comme « étrangère », sinon « aliénée ». Ajoutons que la littérature marocaine, et maghrébine en général, dans son versant arabophone ou francophone, demeure également périphérique dans le monde arabe tant elle n'est pas située comme étant une des littératures arabophones dominantes à l'instar de la littérature égyptienne ou libanaise. Par contre, cette déterritorialisation qu'opère le romancier en faisant usage de la langue française va coïncider avec une reterritorialisation de l'œuvre une fois celle-ci traduite vers la langue arabe comme nous le verrons.

La stratégie de traduction du roman : un retour du texte à la culture d'origine

Globalement, la traduction de ce texte postcolonial s'avère complexe tant les éléments de sa marque de fabrique doivent être respectées, à savoir les effets du plurilinguisme (emprunts, calques lexicaux et syntaxiques) d'une part, et les effets de polyphonie (oralité) d'autre part. Mais, précisons à ce stade que les traces de l'altérité, que nous intéressent et que nous proposons d'étudier, sont greffées au texte de deux manières : soit elles restent externes au matériau fictionnel puisque l'auteur en souligne l'extériorité par la mise en italique (proverbes, conte et chants), soit elles sont amalgamées à la texture du texte littéraire (onomastique et toponymie). Pour ces traces externes, elles se matérialisent là encore par deux stratégies : soit par le doublage, c'est-à-dire le mot arabe ou berbère est flanqué de son double en français, soit par la contextualisation en fournissant des éléments de contexte immédiat (Zabus 2018: p. 32). Ainsi, toutes ces caractéristiques de l'écriture postcoloniale ne doivent être en aucun cas neutralisés au moment de traduire.

Or, face aux contraintes de ce texte littéraire renfermant à la fois un dialogue culturel, une altérité et une étrangeté, l'approche traductologique qui nous a semblé capable de cerner ce texte littéraire est celle d'Antoine Berman tant elle veille sur la part de l'Étranger dans un texte littéraire par son principe de la traduction de la lettre. Ici, la lettre

du texte ne sous-entend pas tant transmettre mot pour mot le texte que de se préoccuper de son altérité, de sa spécificité culturelle et de son étrangeté. C'est dans cette optique que Berman recommande au traducteur de refuser toute tentative de domestiquer ou renier l'Autre car le traducteur n'est fidèle que par son ouverture sur l'Autre pour laisser le lecteur aller à la rencontre du lointain (Berman 1999: p. 15). Ainsi, afin d'échapper à l'ethnocentrisme décrié par Berman, notre position traductive tient compte aussi bien du sens du texte que de sa forme (oralité, niveaux de langues, images et rythmes étrangers à la langue française); sans les deux, sa valeur esthétique et poétique se trouve atteinte. Grâce à cette position traductive adoptée, nous nous sommes pliée aux termes de la traduction éthique érigée par Antoine Berman afin de rester fidèle, à la fois, à la lettre et à l'esprit du texte original. C'est ainsi que nous avons conservé dans la traduction arabe toutes les traces des langues premières de l'auteur, autrement dit l'arabe marocain et le berbère, sans tenter à aucun moment de les domestiquer ou de les convertir en arabe standard moderne pour lequel nous avons opté comme langue cible afin de viser un public arabophone large. En revanche, nous avons eu recours parfois à des notes infrapaginales pour expliciter certains mots berbères. A notre avis, la décision d'ajouter des notes demeure une option moins mauvaise que d'intervenir dans le texte littéraire lui-même. Observons maintenant le procédé de traduction de quelques traces de l'Autre de façon plus concrète.

L'onomastique et les appellatifs en traduction

Le code onomastique fait sens et s'insère dans les réseaux sémantiques du texte littéraire. Le personnage principal du récit Moha Ou Hida est un anthroponyme riche en implicites. Outre le fait qu'il confronte le lecteur à la figure de l'Autre, il fonctionne tel un code socioculturel, et renferme un indicateur géographique implicite. Le prénom Moha représente la forme berbère et diminutive du prénom Mohamed dans le Sud-est du Maroc, d'une part. Le patronyme Ou Hida véhicule à titre connotatif l'appartenance tribale ou familiale de son porteur grâce à la particule de liaison « Ou » d'autre part. Ainsi, l'auteur corrobore l'identité berbère du personnage et de son appartenance à la région du Rif sans y faire explicitement mention ; c'est ici un clin d'œil qu'il adresse exclusivement à son lectorat marocain. Or, le lecteur

arabophone se heurte à une étrangeté devant cet anthroponyme à faible consonance arabe. Pour rapprocher ce personnage dans toute sa dimension du lecteur dans le texte-cible, l'option d'arabiser ce prénom risquait d'engendrer une domestication ethnocentrique préjudiciable au texte et à l'intention de l'auteur, d'autant plus qu'elle risquait de gommer une identité berbère légèrement voilée par l'auteur. Afin que le lecteur saisisse la portée de cet anthroponyme, une note infrapaginale a été insérée pour signaler l'identité berbère du personnage, l'origine géographique et la forme diminutive du prénom et le sens de la particule « Ou » en tant qu'indicateur d'appartenance dont aucune traduction, du moins à notre sens, ne peut se permettre d'omettre.

Contrairement aux anthroponymes, les surnoms se prêtent à la traduction. Dans le texte-source, l'on note deux cas de figure. D'abord, le premier exemple : « Moustique fut chargé par Si Hamza de donner l'alerte » (Serhane 2002: p. 203). Ici, l'auteur a recours à un surnom entomologique, une métaphore caractérisant le personnage qui le porte pour décrire sa rapidité et son agilité mais ce surnom figure dans le texte sous la forme d'une traduction littérale. A l'origine du surnom est le mot arabe « *nāmūsā* ». Ainsi, l'auteur traduit un surnom arabe qui finit par retrouver son origine une fois réintégrant la langue arabe.

Dans le second cas de figure, il s'agit d'un surnom qui décrit l'apparence de la personne : « Tu connais Borass ? demanda Hammou à Moha Ou Hida » (Serhane 2002: p. 166). « Borass », littéralement « grosse tête », mais non pas au sens que le français accorde à cette expression (Einstein est une grosse tête). Ici, il désigne une personne ayant une tête volumineuse par rapport à la norme. L'auteur emploie ici un surnom issu de l'arabe marocain. L'autre aspect intéressant de ce surnom est qu'il est immédiatement compris par le lecteur arabophone, contrairement au lecteur francophone qui se trouve dépossédé du sous-entendu de ce surnom, car dans la traduction arabe, la graphie et la prononciation du surnom suffisent à faire deviner au lecteur arabophone le jeu de mots implicite.

Par ailleurs, l'auteur recourt à un système d'appellations employé par les Marocains dans leur vie quotidienne dans le cadre d'un échange et mis en italique dans le récit. Voici un premier exemple : « *Khalti* Milouda avait fait égorger un coq » (Serhane 2002: p. 158). Littéralement, « *Khalti* » signifie « ma tante » et n'est employé ici que

comme une marque de respect à l'égard de la voisine en question. En employant l'appellatif dans sa langue originale, l'auteur épargne au lecteur francophone la confusion. En revanche, cet appellatif ne peut faire l'objet de la moindre hésitation de la part du lecteur arabophone ; il ne fait que revenir à sa culture d'origine où ce système d'appellation est relativement similaire. Autre forme d'adresse figure dans la phrase suivante signalée dans le récit : « puis ce fut le tour de *Lalla* Itto, de Rabha et de *Nanna* Rqia » (Serhane 2002: p. 172). Alors que « Nanna » est un mot berbère pour dire une tante, « lalla » représente un titre honorifique d'origine berbère et employé ici en guise de marque de respect. Pour ces deux cas de figure, le recours à la note infrapaginale a été indispensable pour indiquer l'origine et la signification de ces appellatifs.

Ainsi, la restitution du code onomastique et le maintien du système appellatif sont en conformité avec notre postulat de départ, à savoir qu'une partie de cette traduction est, en effet, un retour à la culture d'origine. Porter atteinte à ces indicateurs de l'Étranger aurait provoqué une déperdition des réseaux signifiants du texte-source et l'effacement de sa spécificité culturelle.

Les proverbes en traduction

Le proverbe marocain possède une structure binaire figée, un caractère métaphorique et un aspect prosodique que l'on ne doit pas négliger en traduction au risque d'entraîner la perte des propriétés essentielles du proverbe. Dans le texte, l'auteur inscrit le proverbe soit en employant les expressions originales marocaines transcrites en caractères latins, soit en faisant figurer uniquement leur traduction française ce qui les rendent d'ailleurs difficilement identifiables pour un traducteur d'origine non-marocaine.

Observons le proverbe suivant que l'auteur incorpore à son texte flanqué à son double français et signalé par une mise en italique : « *kouni lalla ou moulati, qad fammak qad d'râ'k!* sois une femme forte et opulente dont la bouche équivaut aux épaules! » (Serhane 2002: p. 198). Ce proverbe ordonne à une jeune femme d'être à la hauteur du défi à relever. Or, la traduction française donnée par l'auteur perd la concision parlante du proverbe original car le pronom relatif (dont) est ajouté comme connecteur entre les deux parties constituantes du proverbe et la

structure binaire originale du proverbe se trouve légèrement perturbée. En revanche, le proverbe original en arabe marocain laisse entendre le mouvement prosodique de l'énoncé grâce à la rime « ak », à l'allitération en « k ». Pour cette raison, nous avons inscrit dans la traduction arabe le proverbe dans sa forme marocaine uniquement. En effet, le retour à l'original restitue toutes les caractéristiques prosodiques du proverbe.

Un autre proverbe marocain figure sans indication typographique cette fois-ci : « je vous dis que la Blanche recherche le savon de Taza » (Serhane 2002: p. 89). L'expression elliptique « savon de Taza » trouve son origine dans un proverbe marocain qui est à l'origine de la phrase verbale suivante : « Kāṣṣek m'āh ṣābūn tāzā », littéralement « il te faut avec lui le savon de Taza ». Le savon de Taza, ville située au Nord-est du Maroc, était réputé pour son efficacité contre les taches les plus tenaces. Or, ce proverbe acquiert ici une connotation satirique pour dénoncer l'exploitation de la confiance aveugle par certains individus inaptes à être purifiés même précisément avec le fameux savon de Taza. Dans le roman, l'expression est une charge dirigée contre la jeune française Nadine qui, aux yeux des autochtones, passe pour une manipulatrice invétérée. Au lieu de chercher des formes correspondantes ou des formes équivalentes, nous avons maintenu le même effet dans la traduction arabe, tout en optant pour une note infrapaginale pour indiquer le sens métaphorique du proverbe.

Un autre cas de figure dans le roman concerne des proverbes apparaissant dans leur traduction française uniquement sans la moindre contextualisation. En voici un exemple : « Tu es sûrement aveugle puisque tu ne vois pas où l'on va ! – Ils sont arrivés après nous et nous ont devancés en mendicité ! » (Serhane 2002: p. 107). Ici, le proverbe marocain n'est pas formellement présent, il n'est qu'évoqué par sa traduction française. L'auteur fait fi du proverbe marocain de telle manière que la concision parlante du proverbe se trouve atteinte. L'image contenue dans la deuxième proposition de l'énoncé original se trouve démétaphorisée, l'enjeu étant de rendre sa signification. Pour le texte-cible, nous avons opté pour l'insertion pure et simple de l'énoncé proverbial original marocain au lieu de gommer l'étrangeté du texte. Si l'auteur a dû traduire pour rapprocher l'énoncé de son lecteur francophone, l'énoncé retrouve sa forme et son expression originale une fois traduit ; laissant réapparaître l'image initiale de l'énoncé proverbial.

Ainsi pour la traduction du proverbe, ce sont donc les propriétés essentielles du proverbe marocain que nous avons cherché à préserver afin qu'ils retrouvent leur langue d'origine dans le texte-cible.

Pour conclure, rappelons que ce travail nous a permis, dans un premier temps, de dégager la problématique de la double traduction qui sous-tend ce roman marocain francophone postcolonial et qui se manifeste à deux niveaux : d'abord, un premier niveau de traduction lors duquel l'auteur exprime la pensée marocaine arabo-berbère en français en vue de représenter sa culture d'origine dans une langue dominante, puis, un deuxième niveau de traduction où cette même pensée est transférée de la langue française vers la langue arabe cette fois-ci dans le cadre d'une traduction interlinguistique. Une fois réalisée, cette traduction opère une reterritorialisation de l'œuvre tant les traces de l'Autre retournent à leur culture d'origine grâce à nos choix traductifs qui témoignent de notre souci de préserver l'Autre et de notre fidélité à la poésie de l'écriture postcoloniale.

**ПРОБЛЕМА ПЕРЕКЛАДУ
ФРАНКОМОВНОЇ МАРОККАНСЬКОЇ ЛІТЕРАТУРИ
(НА МАТЕРІАЛІ РОМАНУ „ТЕМНІ ЧАСИ” АБДЕЛАКА СЕРАНА)**

Иман-Сара Зуїні

orcid.org/0000-0002-8577-7542

imane.zouini@univ-tlse2.fr

*Докторка філологічних і соціальних наук
Кафедра іноземних мов, літератур та культур
Тулузький університет Жана Жореса
Вул. Антоніо Мачадо, 5, 31058, Тулуза, Франція*

Анотація. Висвітлюється проблема перекладу арабською мовою художнього твору, що належить до постколоніальної марокканської літератури. Франкомовний роман сучасного письменника Абделака Серана „Темні часи” є представником детериторіалізованої літератури та являє собою зразок децентрованого письма. Окреслено характеристики, художні цілі та особливості постколоніальної літератури, визначено культурну функцію перекладу при передачі мовних вкраплень у текст роману рідних мов його автора, арабської та берберської. Представлено й обґрунтовано вибір перекладацьких стратегій, що спирається на теоретичні принципи

етичного перекладу Антуана Бермана, який постулює збереження у цільовому тексті інакшості відправного тексту. Особливу увагу приділено передачі текстових слідів існування Іншого. Запропоновано приклади перекладу окремих фрагментів тексту з урахуванням правильності передачі інакшості французької мови марокканського автора. У висновках наголошено, що передача іншомовних вкраплень у романі „Темні часи” спричиняє своєрідне повернення (ретериторіалізацію) твору до рідної мови та культури Абделака Серана.

Ключові слова: Абделак Серан; франкомовна марокканська література; постколоніальний переклад; інакшість; детериторіалізація; ретериторіалізація.

**POSTCOLONIAL AND FRANCOPHONE MOROCCAN LITERATURE
IN TRANSLATION THE CASE OF THE NOVEL
LES TEMPS NOIRS, ABDELHAK SERHANE**

Imane-Sara Zouini

orcid.org/0000-0002-8577-7542

imane.zouini@univ-tlse2.fr

*Doctor in Languages, Literatures and Societies, Assistant professor
Foreign Languages, Literatures and Civilizations Department
Toulouse Jean-Jaurès University
5 allée Antonio Machado, 31058, Toulouse cedex 9, France*

Abstract. Our contribution is about the translation of postcolonial and francophone Moroccan literature, and especially the case of the novel *Les Temps noirs* written by Abdelhak Serhane. Being written by an author not belonging to the Hexagon, this literary text reveals a decentering writing practice to which the translator must be very attentive when translating this novel. This is how, first, we sought, using the postcolonial approach, to elucidate the postcolonial writing that underlies this novel, as well as its characteristics and its stake. The aim is to show the role of cultural translation in the author's writing project in order to include his native languages, especially Arabic and Berber. Then, we presented the strategy for translating this novel into Arabic according to the bermanian approach whose primary objective is to preserve otherness intact. It is, finally, these traces of the Other that we have analyzed and commented on in order to demonstrate, in the end, that the translation of the Other in this novel implies a return to its original language and culture.

Keywords: Abdelhak Serhane; francophone Moroccan literature; postcolonial translation; otherness; deterritorialization; reterritorialization.

References

- Ashcroft, B., Griffiths G. et Tiffin H. (2012). *L'Empire vous répond : théorie et pratique des littératures post-coloniales*. Traduit par Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, 317 p. <https://doi.org/10.4000/books.pub.3752>
- Bandia, P. (2003). Postcolonialism and translation : the dialectic between theory and practice. *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*. No. 2 : *Translation as Creation : the Postcolonial Influence*, *Linguistica antverpiensia*, pp. 129–142. <https://doi.org/10.52034/lanstts.v0i2.81>
- Berman, A. (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard, 278 p.
- Berman, A. (1999). *La Traduction et la Lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éditions du Seuil, 141 p.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1975). *F. Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris : Éditions de Minuit, 159 p.
- Gauvin, L. (2009). *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*. Paris : Khartala, 182 p. <https://doi.org/10.3917/kart.undef.2009.02>
- Serhane, A. (2002). *Les Temps noirs*. Paris : Éditions du Seuil, 229 p.
- Tymockzko, M. (1999). Post-colonial writing and literary translation. In : Bassnett, S et Trivedi, H. (eds). *Post-Colonial Translation : Theory and Practice*. London : Routledge, pp. 19–40.
- Zabus, C. (2018). *Le palimpseste africain : indigénisation de la langue dans le roman ouest-africain europhone*. Traduit de l'anglais par Mathilde Labbé et Raphaëlle Théry en collaboration avec Chantal Zabus et Henry Tourneux. Paris : Éditions Karthala, 322 p.

Suggested citation

Zouini, I.-S. (2021). Traduire la littérature marocaine d'expression française : cas du roman *Les Temps noirs* d'A. Serhane. *Pitannâ literaturoznavstva*, no. 103, pp. 72–84. <http://doi.org/10.31861/pytlit2021.103.072>

Стаття надійшла до редакції 1.06.2021 р.
Стаття прийнята до друку 20.08.2021 р.